

LES MERVEILLEUSES AVENTURES



Les belles légendes
du Mont S^t Michel



LES MERVEILLEUSES AVENTURES



II. Les belles légendes du Mont St-Michel

Texte de R. Dubard — Illustrations de R. Dionnet

VOUS connaissez sans doute le Mont-Saint-Michel. Je vous souhaite d'y être allé par un beau jour d'été, quand le soleil joue dans les pierres de l'Abbaye, se plaît à en souligner les détails par de gros traits d'ombre, et quand ce même soleil transforme l'étendue des sables en moire changeante.

Vous connaissez, ou vous connaîtrez à de prochaines vacances « le Mont », avec ses rues montantes qui finissent en escaliers, ses dentelles de pierre, ses boutiques où l'on voudrait tout acheter, ainsi que la longue et magnifique promenade en auto-car pour y parvenir. Un souvenir que l'on n'oublie pas.

Mais, ce que vous ignorez, c'est l'histoire de ce rocher, toutes les merveilleuses légendes qui l'entourent comme d'une nuée dorée. On les évoquait jadis, aux veillées, une tradition qui s'est transmise d'âge en âge et dont l'origine se perd à l'horizon de l'histoire. Le merveilleux a disparu de notre vie, et c'est grand dommage. Peut-être est-il un des

aliments de l'âme, une source de poésie sûrement, que nous laissons tarir, faute d'y puiser.

Fort heureusement pour nous, un moine du ^{xiii} siècle a recueilli ces récits légendaires. C'est ainsi qu'ils nous sont parvenus dans leur naïveté et leur pieuse fraîcheur. La légende s'y mêle aux faits, comme dans ces tapisseries du moyen âge, les fils d'or aux fils de laine. Connaisant la belle aventure du Mont-Saint-Michel, quand vous l'irez voir, la poésie des temps passés s'ajoutant à la joie de votre découverte, votre joie en sera plus grande.

LE MONT AU TEMPS DES GAULOIS.

La grandiose perspective de la baie du Mont-Saint-Michel était, au temps des Gaulois, une vallée marécageuse et boisée.

A quelle époque la mer a-t-elle envahi cette vallée? Les savants ne sont pas d'accord sur la date à laquelle s'est produite cette gigantesque inondation. Certains la fixent au I^r ou au II^e siècles de l'ère chrétienne, d'autres au III^e siècle, d'autres encore, se montrant plus précis, donnent une date, 709 de notre ère.

Les arguments s'échangent comme des javelots acérés, mais aucun n'est assez probant pour confondre l'adversaire.

Nous nous garderons de nous mêler à une controverse pour laquelle nous n'avons aucune compétence, et qui, du reste, est hors de notre sujet.

On croit savoir qu'au temps des Gaulois, des druidesses habitaient le Mont, qui était alors appelé Belenus. Mais, des haches de pierre ont été retrouvées dans les grottes du rocher, ce qui prouverait une habitation plus ancienne encore.

Un temple païen y fut édifié au temps de l'occupation romaine; mais dès le VI^e siècle, on signale sur le Mont qui s'appelait alors « Mont Tumba » ou Mont Tombe, la présence d'anachorètes. Ils y avaient édifié deux petites chapelles, dédiées à Saint-Etienne et à Saint-Symphorien et vivaient, comme tous les pieux ermites, une vie consacrée à la prière et aux mortifications.

LA LEGENDE DU LOUP.

Ils ne voyaient jamais personne, pas même le curé du village voisin d'Astre, qui, cependant, pourvoyait à leur nourriture. Il le faisait d'une façon fort curieuse : par un âne, sans nul guide. Cet âne était si bien dressé, et il connaissait si bien le chemin, que jamais il ne s'écartait de sa route, et il allait seul et revenait, de son village au Mont où demeuraient les ermites.

Ainsi, nous dit la légende, il alla et vint pendant un long temps, jusqu'au jour où un loup le rencontra, l'étrangla et le mangea.

Les pieux ermites s'étonnaient que leur âne ne venait pas, comme à l'accoutumée. Hélas! la pauvre bête en était bien empêchée... Après avoir longtemps attendu, les moines pressés par la faim, supplièrent Dieu de leur porter secours.

Dieu, exauçant leurs prières, leur envoya un loup. Ce loup avait une mine si repentante, et semblait si gêné en la présence des moines, que ceux-ci ne purent douter qu'il était coupable d'avoir mangé l'âne et venait s'en accuser.

Alors, les saints hommes commandèrent au loup de les servir, et puisqu'il

avait mangé l'âne, il devrait le remplacer. Comme ils le lui commandèrent, le loup le fit. On lui attacha un sac sur le dos et on l'envoya à Astre, auprès du curé.

Le loup était fort, grand et gros, Il porta le sac sur son dos.

Il coupa au plus court et arriva tout d'un trait au presbytère. Le bon curé fut sans doute quelque peu effrayé de voir ainsi un grand loup surgir devant lui : mais voyant le sac, il comprit que Dieu avait substitué un loup à son âne.

Il le chargea donc, comme il eût fait de son baudet et le renvoya en lui recommandant de gagner au plus vite le Mont Tombe.

Ainsi alla souvent le loup, tant qu'il plût à Dieu. Et, le loup, en dépit de sa nature de loup, était maintenant docile comme un chien, et ceux-ci jouaient avec lui, et avec eux il couchait, et jamais plus, il ne fit de mal à aucune bête.



« Tu trouveras un taureau lié... »

SAINT AUBERT

Saint Aubert naquit en 660, aux environs d'Avranches, dans la famille des Seigneurs de Genêts. Ses parents, nous dit la chronique, prirent grand soin de son éducation.

Dès qu'il eut l'âge requis, il devint prêtre. Et, ajoute le chroniqueur, « dès qu'il eut reçu les ordres sacrés, il se comporta tellement en toutes ses actions, qu'on l'eût plutôt pris pour un ange du ciel que pour un homme mortel ».

SON ELECTION A L'ÉVÊCHE D'AVRANCHES.

L'an 704, l'Évêque d'Avranches étant mort, le clergé et le peuple s'assemblèrent en l'église, selon la coutume de ce temps-là, pour procéder à l'élection d'un nouvel évêque.

Mais n'étant pas d'accord sur le choix d'un candidat, et chacun gardant son idée, les réunions se succédèrent pendant plusieurs jours, sans résultat. Ils s'accordèrent alors pour s'imposer le jeûne d'une semaine entière, et demander au Saint-Esprit de vouloir bien leur faire connaître celui qu'il désirait pour être leur pasteur.

Le septième jour, ils se réunirent de nouveau à l'église, et alors qu'ils faisaient leur prière avec dévotion, ils entendirent soudain un grand éclat de tonnerre et une voix comme sortant de ce tonnerre qui disait : « Aubert, prêtre, sera votre pontife. »

A peine avaient-ils entendu cette voix que le Saint-Esprit descendit sur Aubert sous la forme d'un feu, qui remplit toute l'église d'une clarté plus resplendissante que celle du soleil. N'hésitant plus davantage, ils s'écrièrent tous d'une même voix : « Aubert sera notre évêque. »

Le Saint, ayant reconnu qu'il était de la volonté de Dieu qu'il acceptât cette charge, n'osa refuser.

LE DRAGON LEGENDAIRE

Un jour que ce saint évêque revenait d'une tournée dans son diocèse, il se vit entouré par une multitude de villageois, qui le supplièrent de délivrer leurs terres d'un épouvantable dragon qui venait presque chaque jour les poursuivre eux et leurs troupeaux.

Mettant toute sa confiance en Dieu, Aubert résolut d'aller attaquer et combattre ce dragon, lequel, dès qu'il eut aperçu l'évêque et le peuple qui le suivait, jettant feu et flammes par ses narines et sa gueule béante, s'avança vers eux pour les dévorer.

Mais saint Aubert ne s'épouvantant nullement de cela, bien que le peuple retournât en arrière, demeura ferme au même endroit. Il fit le signe de la croix, et, jetant son étole sur le dragon, lui commanda :

— Tiens-toi coi et ne bouge non plus que si tu étais mort.

A ces paroles, le dragon demeura immobile, et tout le peuple qui tremblait de frayeur et regardait de loin ne savait que penser. Quand ces gens virent que le dragon se montrait docile aux ordres du saint, ils s'approchèrent de leur évêque, lequel, reprenant son étole, ordonna au dragon de ne nuire dorénavant à personne.

La vilaine bête reprit le chemin de la mer et ne reparut jamais plus.

Saint Aubert s'en alla avec le peuple dans la plus prochaine église, rendre actions de grâce à Dieu.

SAINT MICHEL APPARAÎT A SAINT AUBERT.

Un jour, l'évêque fit réunir ses chanoines et leur tint les propos suivants :

« Mes très chers frères, le sujet pour lequel je vous ai aujourd'hui fait assembler ici, est pour ce pays tout plein de réjouissances, mais pour moi plein de frayeur et de crainte.

« Il y a quelque temps que, m'étant mis, le soir, sur le lit, pour prendre quelque repos, je vis en songe, devant moi, l'archange saint Michel, lequel me dit que je lui édifiasse un temple sur le Mont Tombe, et qu'il voulait là être honoré, ainsi qu'il l'était au Mont-Gargan. M'ayant dit cela, il disparut.

« Je m'éveillais soudain et demeurais tout pensif au sujet de cette vision, et, après plusieurs hésitations, je conclus ne pas devoir croire à cette révélation qui, pensais-je, pouvait être le jeu de quelque illusion.

« Quelques jours s'étant écoulés, le même archange m'apparut comme auparavant, mais d'un maintien plus sévère, me disant que sa volonté était que je lui fisse bâtir un temple au lieu qu'il m'avait désigné la première fois, et que je devais lui obéir sans tant de délais.

« Ces paroles m'émurent grandement, et je ne pus reposer le reste de la nuit. Je me mis donc à prier Dieu et à le supplier qu'il permit que je fus trompé, mais que, si c'était sa volonté que je fis ce qui m'avait été révélé, il me fit connaître son désir plus clairement, puisqu'il nous enseignait par son apôtre saint Jean d'éprouver les esprits, pour savoir s'ils étaient de Dieu.

« Et, ne me contentant pas de prier plus fermement sa divine Majesté à ce sujet, je commençais à jeûner et veiller plus que de coutume et à secourir les pauvres avec un soin très particulier, ainsi que vous avez pu voir, ces jours passés, espérant que, par le moyen de leurs prières, j'obtiendrais ce dont mes péchés me rendaient indigne.

« Enfin, hier, m'étant couché, j'eus beaucoup de peine à m'endormir, la pensée de ces visions me venant toujours à l'esprit, néanmoins, à la fin, la lassitude du corps assoupit tous mes sens.

« Etant ainsi endormi, voici que je vis cet archange, qui me reprit très aigrement de mon incrédulité et me blâmant d'être trop tardif à croire, me donna un coup de doigt sur la tête, dont vous voyez la marque.

« Alors, tout tremblant de peur, je lui demandais à quel endroit du Mont-Tombe il désirait qu'on lui érigea cet oratoire. « Il me dit qu'il voulait que ce fut au lieu où je trouverai un taureau lié, qu'un larron a dérobé depuis quelque temps et caché en ce Mont, attendant l'occasion de le pouvoir mener au loin pour le vendre, et il m'a engagé de le rendre à celui auquel il appartient. Quant à ce qui touche la grandeur de l'oratoire, il m'a dit que ce serait tout l'espace que je trouverai foulé par les pieds du taureau. »

Ces paroles du saint Evêque n'éveillaient aucun doute dans l'esprit des assistants, et de plus ils voyaient, en sa tête, le trou que l'archange lui avait fait, ce qui était une preuve très certaine de la véracité de son récit. Car chacun savait qu'il n'avait auparavant ce trou, et qu'humainement il n'aurait pu vivre avec une blessure semblable, ce qu'il fit cependant et pendant encore quinze années.

Tous étaient prêts, avec joie à suivre leur pasteur, jusqu'au lieu choisi par l'ange et ils avaient hâte de contempler cette place tant aimée de saint Michel.

Ils se mirent en route, chantant des hymnes et des cantiques, et le peuple, mis au courant de la vision du saint Evêque, s'était joint à eux ; et saint Aubert au milieu de tous était ravi en Dieu, et le bénissait d'avoir donné à la France et particulièrement à son pays de Neustrie, qui est la Normandie d'aujourd'hui, saint Michel pour défenseur.



L'Archange lui donna un coup de doigt sur la tête...

Ayant ainsi cheminé trois heures par des chemins âpres et raboteux (ce qui prouverait que la mer n'était pas encore parvenue au rocher, et n'avait pas encore réduit en grève tout le grand espace compris entre celui-ci et Avranches), ils arrivèrent au pied du Mont. Tous firent place à saint Aubert, qui monta le premier. Arrivé au sommet, il trouva ce que l'archange lui avait dit.

Le taureau longuement attaché pour qu'il puisse trouver sa nourriture fut emmené pour être rendu à son propriétaire. L'espace foulé fut trouvé humecté d'une forte rosée qui en précisait la

forme. L'archange avait voulu par ce miracle affirmer de nouveau son désir.

Sans plus attendre, saint Aubert bénit l'emplacement que devait occuper le sanctuaire.

LEGENDE DE BAIN.

Puis, l'évêque commanda de nettoyer et de niveler la place. Il restait au sommet une roche, qui était sans doute un ancien menhir, que tous les efforts ne purent arriver à renverser. Saint Aubert en était fort tourmenté, et il pria Dieu et saint Michel de venir à son secours.

Or, un fermier des environs, nommé Bain, père de douze fils, avait été visité la nuit précédente, pendant son sommeil, par un ange, qui lui avait ordonné de se lever et de venir avec tous ses enfants au Mont pour enlever la pierre qui arrêtait les travaux. Bien qu'il ne comprit point ce dont il s'agissait, ce fermier, le lendemain matin dès la première heure se leva, et appelant ses fils, se rendit où Dieu lui avait commandé.

A son arrivée au Mont, il vit l'évêque au milieu d'une nombreuse compagnie, et il fit à saint Aubert le récit de sa vision.

Ils se mirent tous à l'ouvrage, lui et ses fils, poussant, creusant, s'arqueboutant tous ensemble, mais malgré tous leurs efforts, ils ne parvinrent à ébranler la pierre.

Saint Aubert assistait avec une grande perplexité à ce travail, et il était évident que toutes les forces réunies étaient impuissantes à renverser ce menhir. Et comme il pria Dieu, il fut saisi d'une inspiration. Il demanda à Bain :

— N'as-tu pas d'autre enfant que les onze qui travaillent ici ?

— Oui, un tout petit, mais il est encore au berceau.

Et le Saint tout joyeux lui dit :

— Va vite le chercher, et amène-le ici, car tout le monde attend.

Quand Bain revint avec son nouveau-né, l'évêque, après avoir prié, le prit dans ses bras, et l'appuya contre la pierre. Le père avec ses onze fils la poussaient en même temps, et, ô miracle ! la pierre s'ébranla, puis roula jusqu'au bas du Mont, où elle se trouve encore.

Ainsi fut ce miracle. Dieu avec un nouveau-né ébranla ce que tout un peuple ne pouvait remuer, montrant ainsi que la sainte faiblesse peut triompher de la force matérielle.

Les villageois ayant fini de préparer l'emplacement de la chapelle, prirent congé et rentrèrent chez eux. Quant à Bain et ses enfants, ils rendirent grâce à Dieu pour le miracle accompli, et de ce que le bon évêque les avait affranchi de l'impôt du feu, ce qui doit aujourd'hui se dénommer « cote mobilière », car si les noms ont changé, les impôts sont restés.

Par la suite une chapelle, dédiée à saint Aubert, fut édiflée sur le rocher terrassé par Bain et ses douze enfants.

VOYAGE AU MONT GARGANO.

Saint Aubert, qui avait réuni un grand nombre de maçons, surveillait personnellement l'édification de l'église. Il décida de rester au Mont tant qu'elle ne serait pas achevée. Pendant que les ouvriers travaillaient, il avait coutume de s'asseoir sur une pierre, qui fut longtemps conservée et honorée en souvenir de lui.

La chapelle fut ronde comme une grotte. Cent hommes pouvaient à peine y tenir, mais dans sa simplicité elle plut à saint Aubert.

Il se trouvait cependant fort embarrassé de ne rien pouvoir y placer venant de saint Michel, auquel elle devait être dédiée.

Une nuit, pendant qu'il dormait, l'archange, pour le tirer d'embarras, vint lui dire : « Envoie deux de tes clercs au Mont Gargan. Là, ils demanderont des reliques, et ils rapporteront ce qu'on leur donnera. »

Le Mont Gargano, qui est situé en Italie, dans ce qu'on appelle communément l'éperon de la botte, abritait, à l'époque, le seul sanctuaire en Europe consacré à l'archange saint Michel. Celui-ci y était apparu en l'an 493, et avait laissé, en témoignage de cette apparition, un voile, de couleur violette, pieusement conservé, et l'empreinte de son pied dans un marbre.

Saint Aubert, après avoir rendu grâce, se hâta de désigner deux clercs et de tout préparer pour leur départ.

Les messagers étant prêts à partir s'agenouillèrent devant l'évêque, pour lui demander sa bénédiction, car ils ne savaient s'ils reviendraient. Très doucement l'évêque les embrassa, puis les bénit.

Les deux voyageurs traversèrent l'Avranchin, puis l'Exmois, l'Auge et le Liévin, pour arriver au pays de Caux. Ils laissèrent alors la Normandie derrière eux. Après avoir franchi la rivière de l'Epte, ils passèrent Pontoise et Saint-



Bain et ses douze enfants.

Denis, laissant Paris sur leur droite, ils passèrent la Brie et arrivèrent à Sezanne. Toute la France était alors traversée. Ils arrivèrent en Bourgogne, puis franchirent les premières montagnes, pénétrèrent dans le comté de Maurienne, passèrent le lac de Lausanne. Les montagnes furent escaladées, puis dévalées. Ils traversèrent la Lombardie et la Toscane, puis Rome avant d'entrer en Campanie.

Six mois qu'ils sont partis ! Ils ont tant marché, qu'ils voient enfin le Mont Gargan. Ils remercièrent le Seigneur de les avoir menés jusqu'à ce lieu, et saint Michel qui les a assistés.

Au couvent, leur première visite fut pour la chapelle, puis s'en furent dîner. Ensuite, ils s'enquirent du seigneur Abbé :

« Volontiers, dirent-ils, nous lui parlerons, pour lui dire ce que nous sommes venus chercher, venant d'un pays étranger. »

Et le seigneur Abbé les reçut aussitôt. Ils se saluèrent très humblement, comme de saints hommes, et s'étant agenouillés devant lui, ils lui donnèrent leurs lettres.

Après les avoir lues, l'Abbé leur dit :

« Demeurez avec nous, car s'il plaît à Dieu, nous n'avons rien qui ne puisse être à vous. Mais je vous prie de me donner, sur ce que vos lettres m'apprennent, plus de détails. »

Les messagers racontèrent toute l'histoire de la construction de la chapelle, et tout ce qui concernait en cela leur saint évêque. Et l'Abbé se réjouit grandement de savoir que saint Michel possédait une autre église en Occident.

Après une bonne nuit, on donna aux voyageurs tout ce qu'il fallait pour qu'ils pussent changer de vêtements, et l'Abbé

alla ce jour même, trouver son évêque, en la cité de Sipont. Il lui conta par le détail tous les événements de la veille et tout ce que lui avaient dit les messagers. Et l'évêque se réjouit de ce que saint Michel, par la volonté de Dieu, aurait plusieurs lieux où les pécheurs pourraient venir l'invoquer.

L'évêque dit à l'Abbé de bien traiter les messagers, qui avaient fait un aussi long voyage, et qu'il leur donne de ce voile que l'Archange laissa sur l'autel quand, avec ses anges il dédia l'église, et de ce marbre vénéré, sur lequel il posa ses pieds.

L'Abbé fit préparer les reliques, et, quand les messagers furent bien reposés, il les leur remit.

En prenant congé d'eux, le bon Abbé leur dit :

« Seigneur, par Dieu, nous vous prions que désormais nous nous entr'aimions. Il ne peut y avoir qu'un même amour entre nous, qui servons un même Seigneur. »

« Ainsi ferons-nous à l'avenir, s'il plaît à Dieu », répondirent les voyageurs.

Sur le chemin du retour, nous dit la chronique, les reliques firent maints beaux miracles, rendant notamment la vue à des aveugles.



Un ange vint lui montrer une pierre.

« Il y en eut douze qui furent écrits par ceux qui les avaient vus. » Mais le manuscrit, hélas ! en fut perdu, dans l'incendie de l'Abbaye.

Après avoir encore beaucoup marché, ils arrivèrent enfin en vue du Mont St-Michel.

Loués soient Dieu et saint Martin
Ils sont au pays d'Avranchin

Le jour était clair, et la campagne s'étendait à leurs pieds. Ils voyaient le Mont et l'église et s'émerveillèrent. Depuis le jour de leur départ, tout avait changé. Le Mont, qui était chargé de broussailles, était aujourd'hui dégagé. Il semblait de loin tout rond. Toute claire au sommet paraissait l'église blanche et baignée de lumière.

Une vieille tradition veut que c'est pendant le voyage des messagers au Mont Gargan que la mer envahit ce qui est aujourd'hui la baie du Mont St-Michel. Et c'est pourquoi la date de 709, année de ce retour, est donnée par certains comme celle de la formation de la baie.

LA CONSECRATION DE L'ÉGLISE.

Les messagers envoyèrent un enfant prévenir de leur arrivée. Et la joie de saint Aubert fut double, car c'était jour de la dédicace de l'église, et il y avait au Mont une grande assemblée d'évêques, de seigneurs et de peuple. Des pèlerins emplissaient les routes, et ne cessaient d'arriver. Les jeunes gens chantaient, et même les vieux reprenaient au refrain. Les joueurs de vielle accompagnaient les pèlerins et jouaient de leur instrument en récitant des vers ; même les oiseaux dans les bois chantaient à l'unisson, car le temps était beau et la joie générale.

Autour du Mont, ce n'étaient que tentes dressées, et sur les étals, abondance de pains, de pâtés, de fruits, de poissons, de gâteaux et de venaisons, sans parler des vins variés. Partout ce n'était que liesse et chants.

Le garçon envoyé par les messagers arriva à l'église comme la cérémonie commençait. Il alla tout de suite vers l'évêque pour lui donner la nouvelle. En l'écoutant, Aubert se réjouit. Il ne put abandonner son office, mais récita sans se hâter les prières. Et la nouvelle se sut bientôt que les clercs rentraient du Mont Gargan, avec des reliques de saint Michel.

La cérémonie de la dédicace terminée, on s'était empressé d'orner l'église pour la réception des reliques ; puis on partit en procession.

Les messagers, quand ils virent la procession, s'arrêtèrent au milieu du chemin, et saint Aubert s'avança seul au devant d'eux. Il encensa les reliques et puis après, les portant lui-même, il les conduisit à l'église, et toute la procession le suivait en chantant des hymnes d'allégresse.

Les marguilliers avaient jonché le sol de la chapelle, d'herbes odoriférantes. Le chœur était tout illuminé.

Saint Aubert déposa les reliques sur l'autel, pendant que tous les clercs chantaient. Puis, la messe fut dite et chantée par les évêques et tout le clergé.

Saint Aubert annonça ensuite qu'il plaçait douze chanoines dans l'église et qu'il leur donnait, pour subvenir à l'entretien, ses terres de Genets.



Saint Aubert transporte les reliques de saint Michel à la chapelle du Mont.

LA FONTAINE MIRACULEUSE.

Les chanoines laissés à la garde de la chapelle ne manquaient de rien, si ce n'est d'eau douce. Car il n'y avait sur le Mont, ni fontaine, ni puits, ni citerne.

Saint Aubert était à ce sujet en grand embarras. Il pria Dieu de tout son cœur, et saint Michel aussi, de pourvoir les chanoines en eau.

Un jour qu'il se trouvait avec ses clercs au sommet du Mont, avec beaucoup de dévotion, le Saint pria ainsi :

— Aussi vraiment qu'au désert, l'eau jaillit de la pierre dure, pour le peuple assoiffé, aussi vraiment par charité, ô Dieu ! donne de l'eau à ce Mont qui n'en a point.

Quand il eut prié, il se leva, un ange vint lui montrer une pierre, qu'il souleva et l'eau coula fraîche et claire. Depuis, cette source a guéri maints malades.

Cette fontaine, appelée de St-Aubert en souvenir de l'évêque, avait été enfermée dans une tour formant avancé dans les défenses de l'Abbaye. Elle est aujourd'hui tarie ; mais des vestiges de l'escalier y conduisant et les fondations de la tour existent encore.

MORT DE SAINT AUBERT.

Quand saint Aubert sentit sa fin proche, il réunit ses clercs et leur demanda, quand il serait mort, de faire transporter son corps au Mont, où il voulait être enterré dans la chapelle de Saint-Michel.

La mort du saint évêque fut un grand chagrin pour toute la population. Tout le monde le pleurait, car il avait été bon pour tous. Quand il savait où se cachait un pauvre dans la peine, il le visitait lui-même, et le reconfortait avec bonté et en partant lui faisait l'aumône.

Les chanoines, après avoir revêtu le corps des vêtements épiscopaux, l'étendirent dans la bière, et après la cérémonie funèbre à la cathédrale d'Avranches, le cercueil fut porté par quatre barons vers le Mont, suivis d'une foule considérable.

Les chanoines du Mont vinrent recevoir leur seigneur. Ils étaient, dit-on, si affligés, qu'ils ne purent rien chanter à haute voix.

Après la cérémonie, le cercueil fut enterré dans le chœur, la tête vers l'autel.

Plusieurs miracles eurent lieu sur cette tombe.

Après ces miracles, les chanoines pensèrent mettre le corps dans une châsse, mais ils mirent à part la tête et le bras droit, pour pouvoir les porter en procession, et les montrer aux pèlerins, à l'occasion des grandes fêtes.

Le crâne du Saint portait la marque profonde du doigt de l'ange.

CURIOSITE PUNIE D'UN CHANOINE.

Les reliques de saint Michel, venant du Mont Gargan, avaient été placées dans une boîte scellée. Cette boîte était elle-même enfermée dans un reliquaire qui demeurait sur l'autel.

Longtemps après la mort d'Aubert, il y eut un chanoine curieux, qui demandait à chacun s'il avait jamais vu retirer les reliques.

— Jamais, lui répondit-on, ni n'avons entendu dire que quelqu'un ait osé les retirer de la boîte où saint Aubert les a placées. Nous ne savons rien de plus, que ce qui nous a maintes fois été conté par nos ancêtres.

— Par ma foi, répondit le chanoine, l'envie m'a pris de les voir. Si Dieu m'aide, ou je les verrai, ou j'en mourrai. Permettez, je vous prie, que je les voie et les tire de la châsse.

Tous lui recommandaient de n'en rien faire. Mais plus les sages conseils étaient donnés au chanoine, plus il brûlait du désir de faire ce qu'il avait dit.

Il insista tant, qu'à la fin, les autres lassés, le laissèrent agir à son gré. Notre chanoine, après avoir jeûné trois jours, et le quatrième s'être lavé le corps, célébra la messe sur l'autel de Saint-Michel, où étaient les reliques.

Quand il eut terminé l'office divin, il prit la châsse. Il la regarda longuement, puis s'aidant d'un couteau, il voulut en soulever le couvercle. Il leva la main pour le faire, mais sentit soudain son bras immobilisé. La peur le prit. Ses yeux ne virent plus, et ses oreilles n'entendirent plus. Il voulut crier, il ne put, étant tout à coup devenu sourd, muet et aveugle.

Ceux qui le regardaient accoururent vers lui. Le malheureux pleurait à gros sanglots et suppliait en son cœur l'archange qu'il avait offensé de lui faire miséricorde.

On l'emporta, car il ne pouvait guère remuer, et, on le mit au lit. Les plaintes et sa misère faisaient pitié à ceux qui le voyaient. Il mourut le lendemain dans une telle douleur et repentance qu'on peut espérer que Dieu lui aura fait grâce.

Un autre curieux fut de même puni. Ce fut, cette fois, un jeune homme du nom de Colibert. Il avait voulu passer une nuit dans l'église, malgré la défense qui lui en avait été faite par les chanoines. On disait alors, que saint Michel venait souvent, la nuit, visiter son oratoire, ce qui expliquait les grandes lueurs qui furent maintes fois aperçues au-dessus du Mont.

Vers l'heure de minuit, ce jeune homme qui s'était glissé en fraude dans l'église, fut frappé d'un grand éblouissement et saisi d'épouvante à la vue de saint Michel, accouru à la tête d'une légion d'anges irrités. Mille voix se firent entendre de tous côtés, lui reprochant sa témérité, et, son outrecuidance de vouloir entrer ainsi dans le secret des choses célestes. Une force inconnue le chassa hors de l'église, plus mort que vif et le front ruisselant d'une sueur froide.

Il tomba sur le pavé, confessa sa faute à un chanoine accouru et mourut le troisième jour, n'ayant fait que pleurer jusque-là.

LES ARMES DE SAINT MICHEL ET LE SERPENT DU ROI ELGA.

Le trésor de l'église du Mont s'enrichit de reliques particulièrement précieuses : un bouclier et un glaive, ayant appartenu à saint Michel. Voici comment la chose advint :

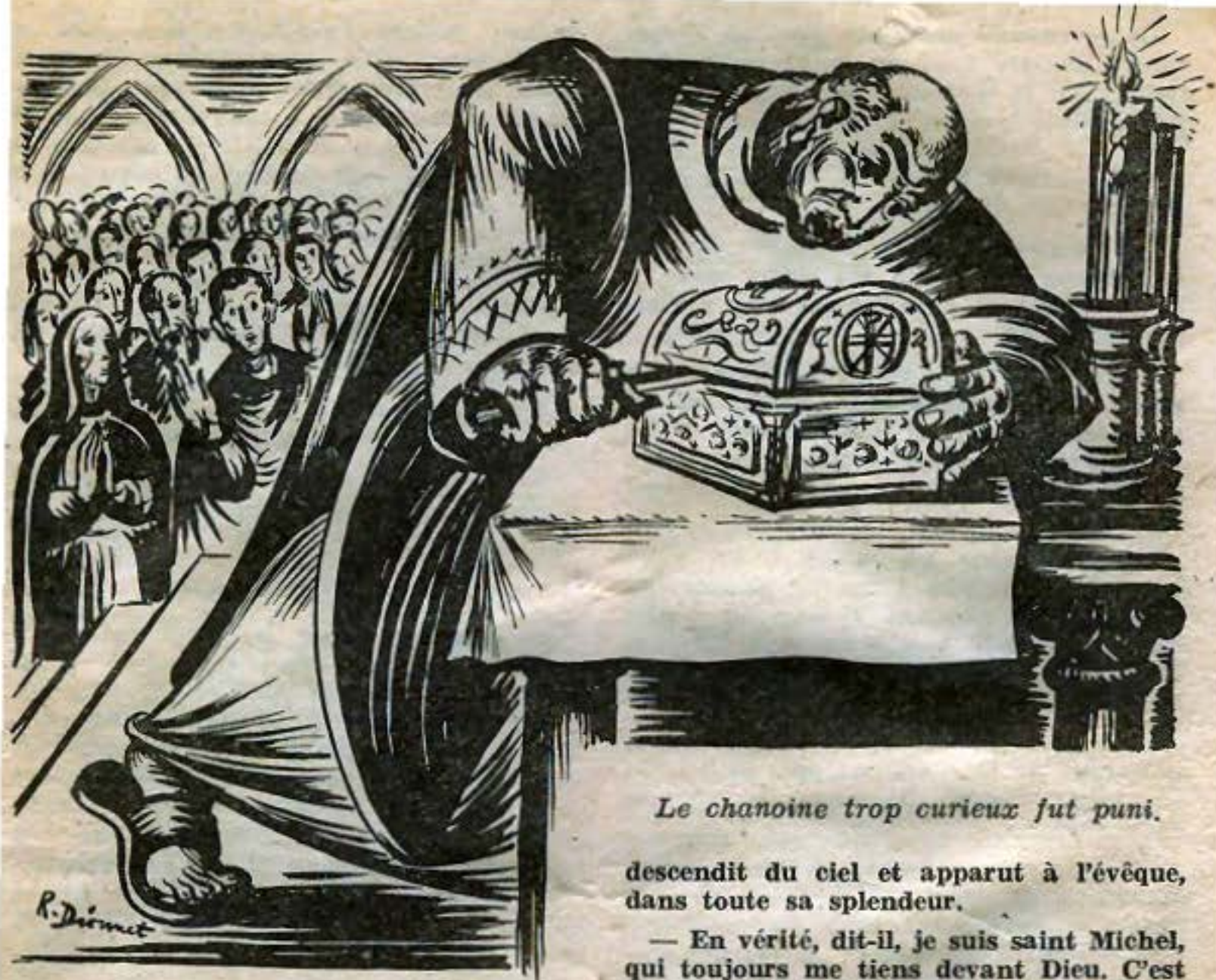
Au temps où les chanoines vivaient encore au Mont, il y avait en Angleterre, un roi du nom de Elga. Sur les terres de ce roi, un monstre assez semblable à un énorme serpent, faisait des ravages, et répandait la terreur parmi les habitants des campagnes.

On assurait que l'haleine de ce monstre était empestée et que nul ne pouvait la supporter, sans en mourir. Ceux qui l'avaient aperçu, disaient qu'il portait une crête sur la tête, qui se prolongeait le long du dos, ce qui lui donnait un aspect tout hérissé. Il attaquait les gens, et se tenait habituellement aux abords d'une rivière.

Les habitants de la région avaient fui, et se trouvaient dans une grande misère. Ils allèrent trouver leur évêque, pour qu'il leur vienne en aide, et les débarrasse de ce monstre, avec l'aide de Dieu.

L'évêque prescrivit un jeûne de trois jours, et des prières pour que le Seigneur prenne pitié de leur détresse.

De grand matin, le quatrième jour, ils allèrent, en rang serré, vers le serpent ; mais ils étaient pâles de peur, les braves comme les couards. Les clercs qui étaient



Le chanoine trop curieux fut puni.

descendit du ciel et apparut à l'évêque, dans toute sa splendeur.

— En vérité, dit-il, je suis saint Michel, qui toujours me tiens devant Dieu. C'est moi qui ai tué le serpent. Je l'ai fait, parce que rien d'humain ne le pouvait détruire. J'eus dans le combat les armes que tu as trouvées auprès du serpent. Ce n'est pas que j'aie en rien besoin de ces armes, elles furent laissées pour montrer à ceux qui n'ont entendement des choses spirituelles, que je suis bien celui dont Jean a dit, qu'il se battait avec le dragon. Louez Celui qui par mon travail vous a délivré de ce serpent, et envoyez hâtivement vos messagers outre-mer. A notre Mont faites porter ce petit écu et l'épée dont j'ai décollé la tête du monstre. Ceux d'outre-mer auront grande joie de ces armes, quand ils les verront.

Le lendemain l'évêque raconta à son peuple tout ce qu'il avait entendu. Ils ont alors remercié Dieu, et désigné quatre hommes du pays, pour porter l'écu et l'épée jusqu'au Mont, selon l'ordre de l'archange.

A LA RECHERCHE DU MONT.

Quand les messagers eurent traversé la mer, ils prirent le chemin de l'Italie, pour se rendre au Mont Gargan, au sanctuaire de Saint-Michel. Mais, jamais ils ne devaient en voir la fin.

avec eux, portaient des reliques et la croix. Clercs et laïcs, tous tremblaient, sûrs qu'ils étaient de mourir bientôt. Ils espéraient pourtant le secours de Dieu, et leur évêque ayant pris la tête de la troupe, c'est cela qui les faisait marcher.

Ils arrivèrent à la place, où la bête avait coutume de se tenir, et en effet, ils l'aperçurent et furent effrayés de sa taille. Ils avaient plus envie de fuir que d'avancer. Mais l'évêque les exhorta et avança lui-même. Ils reprirent courage, et poussant de grands cris assaillirent la bête de toute part.

Mais, le serpent ne bougeait point et semblait endormi. Il était mort. Alors s'enhardissant, ils virent que le monstre avait le cou tranché. Auprès de sa tête, se trouvaient l'épée et l'écu du vainqueur. Des armes, petites comme celles d'un enfant, mais d'un acier étincelant. Jamais ils n'avaient vu de telles armes. On ne pouvait douter que c'était elles qui avaient vaincu le serpent. Mais à qui appartenaient-elles ? Nul ne le savait.

Ils s'en retournèrent, fort anxieux de savoir, qui avait tué le monstre, et, pourquoi ces armes avaient été abandonnées.

L'évêque aussi était fort perplexe. Tout le peuple passa la nuit en prières.

Tous ont tant prié, que saint Michel

Ils revenaient sur leurs pas, ou s'écartaient, malgré tous les soins qu'ils prenaient, de la direction de l'Italie. Et, ils se demandaient en s'émerveillant, comment ils pouvaient tant marcher, sans jamais avancer leur route. Bien des jours ils errèrent ainsi.

— Notre-Seigneur dirent-ils, nous a envoyé au Mont qui est proprement à saint Michel, et nous devons aller à Gargan, en Italie.

Mais, voilà qu'ils apprirent qu'il est un autre Mont, dédié à saint Michel, où un moustier vient de lui être consacré. Alors, ils prièrent le Ciel de les éclairer, et l'archange de les conduire où ils devaient aller.

Le jour passa, et, quand il fut nuit, l'archange apparut à chacun d'entre eux pendant son sommeil. Il leur dit d'aller au Mont appelé Tombe au pays d'Avranches. Il leur dit aussi qu'il aimait beaucoup ce Mont et souvent le visitait.

Le lendemain matin, ils se levèrent et parlèrent de leur vision; puis se mirent en route, ayant demandé le chemin d'Avranches.

Après avoir marché plusieurs jours, ils virent le Mont et son église toute blanche. Ils frappèrent à la porte des chanoines, et contèrent leur histoire, comme elle fut; puis ils présentèrent l'écu et l'épée.

Avec grande joie ils furent reçus, et comme ils paraissaient hommes sincères et honorables, on leur accorda pleine créance.

Avec grande piété les armes furent reçues. Elles étaient le témoignage de l'invisible combat que saint Michel livra au diable, le combat contre le dragon comme la preuve de l'autre, qui est décrit dans saint Jean.

On prit le nom des hommes et on l'inscrivit dans les chartes du Monastère; mais quand l'église brûla, ces noms furent perdus avec les chartes.

SAINT MICHEL OFFRE SON CIERGE A DIEU.

Pour honorer saint Michel, en l'église du Mont, un cierge brûlait toujours devant son image, de jour comme de nuit.

Pourtant, un certain matin, en arrivant avec un serviteur, le sacristain trouva que le cierge brûlait devant le crucifix.

Bien vite, pensant à une négligence de sa part, il changea le cierge de place, et

le mit devant l'archange. Il y était à peine placé, que saint Michel le reprit pour le porter devant l'image du Seigneur. Cette chose, à vrai dire, ils ne la virent pas, ils ne comprirent pas, sur le moment, qui leur prenait le cierge... Ce qu'ils virent, c'est le cierge élevé en l'air et revenir prendre sa place devant le crucifix.

Alors, le moine, fort intrigué, s'en alla vers son Abbé, et, le prenant à part, lui raconta le miracle.

L'Abbé réunit le Chapitre le lendemain, puis fit venir le sacristain.

Il lui dit de dire la vérité sur ce qu'il avait vu au moustier. Ce que celui-ci fit, comme il vient d'être dit.

Un vieux moine parla alors.

— Seigneur, dit-il, je pense que notre protecteur nous a repris courtoisement. Il nous a montré que nous étions tous des vilains quand nous laissions l'image de notre Créateur sans luminaire nuit et jour. Nous agissions à rebours, quand nous honorions une autre créature, plus que Celui qui nous fit tous. Saint Michel y a pris bien garde, et, il l'a fait très courtoisement quand il a présenté son propre cierge à son Seigneur, comme celui-ci l'a raconté. On ne le lui doit plus prendre, quand celui-là donne ainsi ce qu'il avait. A mon avis, pour bien faire, le crucifix doit avoir le cierge.

L'Abbé a approuvé ce jugement, et tout le monde également. Ainsi le cierge est demeuré au crucifix, où il fut placé dans une lanterne de corne.

QUAND SAINT MICHEL VISITE LE MONT.

L'évêque d'Avranches, qui était alors Dom Norgout, avait visité l'Abbé du Mont. Ils se quittèrent à la tombée de la nuit, se promettant de se rencontrer à nouveau le lendemain, à mi-route entre Avranches et le Mont, pour poursuivre leur conversation. L'Abbé s'en fut donc vers son abbaye et l'Evêque vers son évêché.

Quand l'Evêque eut bien fini de chanter ses matines en l'église d'Avranches, il était encore nuit, et il alla se coucher. En y allant, il regarda dehors par une fenêtre, et vit le Mont et le moustier tout en flammes.

Il montra cet embrasement à ceux qui l'accompagnaient. Les uns le virent, les autres non. A mon avis, les bons seuls pouvaient voir, mais non les mauvais.

Sur-le-champ, il a réuni ses chanoines, et a commencé le service pour ceux qui viennent de mourir, car, en vérité, il pensait bien que la plupart de ceux du Mont étaient morts brûlés.

A la fin des prières, les chevaux furent sellés et bientôt l'Évêque partit vers le Mont pour reconforter les vivants et ensevelir les morts.

Après matines, l'Abbé était lui aussi monté à cheval avec les moines. Il partait de grand matin, car il était pressé de revenir pour chanter la grand'messe, comme il le devait ce jour-là.

Dans la grève, près du Mont, lui et ses moines, rencontrèrent l'évêque Norgout qui venait. Il lui demandèrent ce qu'il cherchait, et pourquoi il avait passé le lieu de la réunion. L'Évêque leur dit pourquoi il s'était tant hâté, ce qu'il avait vu, et demanda si rien d'inaccoutumé était arrivé. « Non, répondit l'Abbé, ni à l'abbaye, ni au Mont. »

Ainsi, ils s'aperçurent que ce feu n'était autre que saint Michel, venu avec ses compagnons, pour visiter le Mont et son église. Cette nuit, véritablement, il était descendu avec toute sa gent ; car la gran-

de clarté montrait bien qu'il avait amené beaucoup d'anges.

Depuis cette nuit, maintes fois il est revenu, si bien que des gens vivent encore qui, naguère, l'ont vu venir à travers le ciel, semblable à un brandon tout en feu.

On trouvait alors, par les chemins, des pèlerins qui veillaient, attendant de voir descendre saint Michel.

UN CHANOINE DEROBE LES RELIQUES DE SAINT AUBERT.

Vers le milieu du x^e siècle, un chanoine, nommé Bernier, déroba le corps du saint prélat avec l'intention de l'emporter au loin avec lui.

Les anciens annalistes affirment qu'il n'en eut pas le loisir, et qu'il se contenta de le cacher dans sa chambre, où il fut retrouvé quelques années plus tard. Voici en quelles circonstances :

Dans le courant de juin de l'année 1010, un bruit effroyable se fit entendre dans la cellule du Père Hildebert, laquelle avait été préservée des flammes dans l'incendie du siècle précédent ; et ce bruit se renouvela pendant trois nuits consécutives, avec un tel fracas, que la montagne en était comme ébranlée sur sa base.

Hildebert eut l'idée de faire fouiller la partie de la maison d'où le bruit paraissait venir, et l'on découvrit un sarcophage qui s'ouvrit de lui-même et laissa voir les ossements de saint Aubert.



Près du monstre décapité gisaient le glaive et l'écu du vainqueur.

Ils furent solennellement transférés à l'église et déposés sous l'autel.

En 1792, un docteur sauva le chef de saint Aubert, que pendant huit siècles les pèlerins étaient venus vénérer, s'extasiant de la marque que l'on y voyait du doigt de l'archange.

En 1856, ces reliques furent transférées à l'église Saint-Gervais, d'Avranches, où on les peut encore admirer.

LE MONT DANS L'HISTOIRE.

L'histoire du Mont Saint-Michel est intimement mêlée à celle de la France. Brûlé à différentes reprises, au cours des siècles, il fut toujours reconstruit, et chaque fois avec plus de splendeur.

C'est au XIII^e siècle qu'il a pris la silhouette architecturale que nous lui connaissons et qui en a fait une des merveilles du monde.

En 1203, Philippe-Auguste, durant son expédition contre Jean-sans-Terre, fit assiéger le Mont par Guy de Thomas. Celui-ci, ne pouvant s'en emparer, y mit le feu. Tout fut détruit jusqu'à l'église, à l'exception des murs et des voûtes. La guerre terminée, Philippe-Auguste fournit les fonds nécessaires à relever l'abbaye, et c'est grâce à ses dons que l'on put construire les bâtiments qui méritèrent le nom de Merveille.

Ces bâtiments comprennent, on le sait, trois étages, comptant chacun deux salles. Ils furent entièrement construits en granit. Les travaux durèrent vingt-six ans. Au rez-de-chaussée se trouvent l'Aumônerie et le Cellier, au premier, le Réfectoire et la salle des Chevaliers, à l'étage supérieur, le Dortoir et le Cloître.

Cette merveille est l'œuvre de l'Abbé Jourdain et de ses successeurs. C'est de cette époque également que date la construction des remparts, qui faisaient du Mont Saint-Michel en même temps qu'une abbaye, une place forte d'une grande valeur stratégique.

Saint Louis vint le visiter en 1254, peu après l'achèvement des constructions.

Cette double destinée, de place militaire et d'abbaye, devait valoir au Mont Saint-Michel une existence mouvementée. La vie des moines, au contact des gens de guerre, se relâcha, et l'abbaye ne représentait plus alors ce centre de haute spiritualité qu'elle avait été dans les premiers siècles de sa fondation.

En outre, le Mont était prison d'Etat. Noël Beda, syndic de la faculté de la Sorbonne, y fut enfermé par François I^{er} ; le

Cardinal de La Balue, dans une cage de fer, par Louis XI ; le gazetier Dubourg, qui y eut les pieds rongés par les rats, par Louis XIV ; Barbès y fit un séjour et combien d'autres moins illustres...

Prison d'Etat, puis Maison de force... Ce lieu saint était devenu un lieu de détention !

Les guerres aussi venaient battre les fortifications du Mont Saint-Michel, comme le flot d'une méchante marée.

Pendant dix ans, au XV^e siècle, de 1423 à 1434, le Mont fut assiégé par les Anglais. Jamais il ne fut pris.

Pendant les guerres de religion, les protestants y mirent également le siège ; et on raconte à ce sujet une anecdote, qui peint, comme malgré elle, l'effroyable cruauté de la guerre civile.

Le siège s'éternisait, quand, un jour, un des soldats de la garnison du Mont fut surpris sur les grèves par un détachement protestant et conduit à la potence. Cependant, on ne le pendit pas tout de suite, et on lui promit la vie sauve, s'il voulait user de stratagème pour livrer la place.

Le soldat, qui n'était pas un héros, promit tout ce qu'on voulut, pour échapper à la mort.

Il donna rendez-vous aux Huguenots, au pied du mur du Cellier, se chargeant de les introduire dans la forteresse, en les hissant au moyen de la corde, comme on faisait pour les provisions.

Mais, lorsque le moment fut venu de trahir ses compagnons d'armes, le soldat eut des remords et alla trouver son capitaine pour l'avertir de ce qu'il avait fait.

La garnison s'assembla et imagina une ruse qui allait faire tomber nombre d'assiégeants entre ses mains.

Ainsi qu'il avait été convenu, environ deux cents Huguenots, favorisés par un brouillard épais, vinrent, à la tombée de la nuit, se masser en silence à l'endroit indiqué.

Le câble glissa lentement, et le plus brave monta. Ses compagnons le virent disparaître par le trou béant du Cellier.

Le treuil en enleva ainsi une centaine l'un après l'autre. Le capitaine les recevait avec ses hommes, et, après leur avoir servi un verre de vin, pour les reconforter, les passait au fil de l'épée.

Cependant Montgommery, le chef des Huguenots, étonné de n'entendre aucun tumulte, cria qu'on lui jette par la fenêtre un religieux. Pour le satisfaire, on revêtit un prisonnier égorgé d'un habit de moine et on le lança sur la plage.

Mais Montgommery conçut des doutes sur l'authenticité de cette victime. Flairant une mystification, il fit monter devant lui un de ses hommes, après lui avoir

donné le mot d'ordre. Arrivé en haut, ce dernier se voyant entouré d'ennemis, pris d'épouvante, s'écria « Trahison ».

A ces sinistres paroles, les assiégeants se sauvèrent, laissant dans la place une centaine de cadavres, que l'on enterra dans les sables de la grève.

MONUMENT HISTORIQUE.

Aujourd'hui le Mont, d'un si glorieux passé, n'est plus qu'un monument historique, que garde un fonctionnaire ; un squelette de pierre, dont la substance et l'esprit sont morts, au cours de son histoire, siècle après siècle.

La figure du saint évêque Aubert s'estompé dans les brumes du passé, image de nuées, comme nous apparaît, de la

côte normande, par un matin d'automne, le Mont lui-même.

Le petit moustier tout rond, voulu par saint Michel, et dont les pieds du taureau avait délimité la place, a peut-être connu en sa brève existence, plus de foi et plus d'amour que n'en a jamais connus la Merveille dans toute sa splendeur architecturale.

Il semble qu'un trop grand succès rongé le cœur de l'idée-mère comme une lèpre. La renommée du Mont, et aussi, il faut le dire, sa situation exceptionnelle de bastion avancé de la France du Moyen Age, ont tué l'abbaye au profit de la forteresse.

Et, cependant, le Mont Saint-Michel reste un haut-lieu de l'âme française.

Ses flèches s'élèvent vers le ciel en une prière immuable.

A marée haute, la mer dans sa plénitude, et à marée basse l'étendue à perte de vue des sables, nous parlent encore de l'infini de Dieu.

